

—Jamais ! Je tueraï Philopen et ensuite... je me tueraï !
 Algaric s'approcha de son compagnon. Tous deux avaient fait quelques pas, et quittant la clairière, avaient continué à s'avancer dans l'allée couverte, bordée de genêts épais à droite. Algaric était sur la lisière de cette forêt de genêts. S'arrêtant brusquement, il s'assit sur une pierre et approchant sa bouche de l'oreille du jeune homme :

—Si Maüyc n'était pas ton frère, dit-il, si Jeanne n'était pas ta sœur !

Séverin poussa un cri rauque : il trébucha comme s'il allait tomber : tout le sang venait de refluer subitement vers le cerveau : des lueurs rouges passèrent devant ses yeux. Il fit un effort, et revint à lui... Algaric avait disparu.

Brandissant son fusil pour se frayer un passage, Séverin s'élança dans les genêts, qu'il se mit à fouiller avec cet instinct particulier au paysan breton et au paysan vendéen... Rien. Pas une trace, pas un indice. L'obscurité qui régnait rendait au reste la recherche bien difficile. Enfin Séverin s'arrêta et il revint lentement vers la route. Il se plaça à l'endroit où quelques instants plus tôt se tenait Algaric et il demeura immobile en proie aux plus profondes réflexions.

—Non ! non ! dit-il tout à coup et comme prenant une résolution énergique. Non, cela n'est pas... cela ne saurait être. Oh ! misérable infâme que je suis !...

Puis sautant dans le chemin :

—Je tueraï les cinq bleus qu'il faut que je tue, ajouta-t-il avec un accent sauvage, je tueraï Philopen et ensuite je me tueraï !...

En cet instant le cri de la chouette retentit au loin sur la gauche dans la direction des falaises. Séverin, qui avait repris sa marche, s'arrêta brusquement et écouta. Un second cri retentit aussitôt.

Séverin prit sa course et atteignit rapidement la ferme : ouvrant la porte, il se glissa lentement dans l'intérieur de la salle. En apercevant le jeune gars, Jeanne et Catherine laissèrent échapper un soupir de satisfaction.

—Père ! dit vivement Séverin, le cri vient de retentir.

—Dans les genêts ? demanda Yvanec.

—Non, père, sur la falaise.

—Sur la falaise ? Qui peut venir sur la falaise ? Il a été convenu que jamais on ne suivrait la route des crêtes, car on peut y être vu de tous côtés.

—Père, je vous répète que le cri venait de cette direction.

Yvanec courut à la porte, l'ouvrit et écouta : un long temps s'écoula, puis un troisième cri plus rapproché se fit entendre.

—Séverin a raison, murmura le vieillard.

Puis s'adressant aux servantes :

—Allumez les lanternes, reprit-il, éteignez la lampe, couvrez le feu, et vous, les gars, prenez les fusils.

—Père, dit Jeanne en se précipitant, craignez-vous donc que ce soient les bleus ?

—Le sais-je, enfant ?

—Mais c'est le cri de la chouette qui vient de retentir.

—C'est vrai, mon enfant, mais comme il peut y avoir des traîtres partout, il faut se tenir sur ses gardes.

Les ordres d'Yvanec avaient été exécutés avec une rapidité merveilleuse. En quelques minutes, le foyer ardent avait disparu sous un monceau de cendres qui étouffa son éclat, la lampe fut éteinte et deux lanternes sourdes placées sur la table.

La salle demeura plongée dans une demi-obscurité qui permettait à peine de se distinguer. Les quatre garçons se tenaient devant la cheminée, appuyés sur leurs fusils. Séverin était devant eux, le cou tendu, l'oreille au guet. Yvanec venait d'entr'ouvrir la porte et il examinait attentivement la campagne.

Au fond de la pièce, Jeanne, Catherine et les deux servantes étaient agenouillées devant le grand christ appendu à la muraille : toutes quatre, les mains jointes, le front courbé, priaient avec ferveur.

Un silence profond régnait dans la salle.

Tout à coup le cri de la chouette retentit une quatrième fois, plus près encore.

IV

UN CHEF.

Séverin s'était rapproché doucement d'Yvanec.

—Faut-il répondre, mon père ? demanda-t-il à voix basse.

—Oui, répondit Yvanec ; mais réponds dans l'écho de Crozon afin qu'on même temps les gars des bruyères soient prévenus et viennent à nous.

Séverin releva son fusil et s'élança vers une fenêtre s'ouvrant du côté opposé à celui où se trouvait la porte. Il passa devant les femmes agenouillées, son regard tomba sur Jeanne. Séverin eut un mouvement comme pour s'approcher encore de la jeune fille, mais il se redressa, détourna la tête et sauta d'un bond sur l'appui de la croisée. Entr'ouvrant doucement le châssis, il passa au dehors et disparut sans qu'on entendit le bruit de sa chute.

Ce côté de la ferme donnait sur la partie cultivée des terrains qui, par conséquent, étaient découverts. Séverin, en sautant de la fenêtre sur une couche de fumier disposée sans doute dans le but d'anéantir le bruit en semblable circonstance, Séverin se courba à demi et s'élança ensuite sans se redresser.

Il traversa ainsi tout le potager et il gagna un petit bouquet de bois touffu encore garni de ses feuilles jaunies. De l'autre côté de ce bois se trouvait une clairière ou plutôt un rond-point sur lequel aboutissaient trois routes, de ces routes encaissées, bordées d'ajoncs et de genêts, telles qu'on n'en rencontre que dans la Cornouailles et dans le Bocage.

Séverin parut chercher un moment sur le sol ; ses yeux, habitués à l'obscurité, finirent par distinguer une pierre blanche et plate, il se plaça sur cette pierre et portant ses deux mains réunies à sa bouche, il fit entendre le cri de la chouette ; et il attendit.

Quelques secondes après, trois cris semblables arrivèrent successivement et par les trois routes. Séverin attendit encore un moment, ensuite il recommença et l'écho lui renvoya triplé le cri qui s'échappait de ses lèvres.

Quittant alors le rond-point, il s'engagea de nouveau dans le petit bois pour revenir à la ferme. De l'autre côté du bois, près des terrains cultivés, était un petit carré tout bordé de buis et encore garni de quelques plantes fleuries en dépit de la saison ; au fond de ce petit jardin était un banc rustique entourant le tronc d'un énorme chêne ; au dessus du banc, cloué sur l'arbre, était une petite niche dans laquelle on avait enchâssé une statue de la sainte Vierge. Ce jardin était celui de Jeanne, l'enfant gâtée de la ferme ; ce banc était celui sur lequel elle venait s'asseoir pour travailler ; cette Vierge était celle devant laquelle elle priait avec le plus de ferveur.

Séverin s'était arrêté et, appuyé sur son fusil, il regardait attentivement le jardin, le banc et la statuette sainte. Deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux, roulèrent sur ses joues et vinrent s'arrêter au bord du menton. Séverin leva ses yeux humides vers le ciel chargé de nuages :

—Mon Dieu ! murmura-t-il, je n'ai jamais fait de mal à personne, pourquoi me torturez-vous ainsi ?... Mon Dieu ! faut-il viro avec des pensées infâmes ou faut-il me tuer ?... Mon Dieu, éclairez-moi !

Sa tête retomba lourdement sur sa poitrine. Tout à coup un frémissement convulsif agita tout son être.

—Et cependant, s'écria-t-il, si Algaric avait dit vrai... Si elle n'était pas ma sœur !... Oh ! si cela était...

Puis après un silence :

—Ne serait-elle pas la fille de mon père ou ne serais-je pas, moi, le fils d'Yvanec ? Comment savoir ?... Interroger mon père ?... Impossible !... Elle ne sait rien, elle !

Et brandissant son fusil avec une rage sourde :

—Oui, je tueraï Philopen, reprit-il. Mais avant de me tuer, je ferai parler Algaric... Maüyc, mon frère... Oh ! comme je le haïssais ! Jeanne l'aimait mieux que moi. Maüyc !... Jeanne !... Oui, Algaric parlera !

Et s'arrachant à ces réflexions si étranges, Séverin s'élança